

« Avec pauvreté qui m'atterre... » (Rutebeuf)

André Vanasse

Numéro 144, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2011). « Avec pauvreté qui m'atterre... » (Rutebeuf). *Lettres québécoises*, (144), 3-3.

« Avec pauvreté qui m'atterre... »

(Rutebeuf)

Marie-Hélène Provençal a fait paraître, en mai 2011, l'article « Les écrivains québécois : un aperçu statistique » dans *Optique culture*, n° 3. Les résultats sont atterrants. On n'arrive pas à y croire : le revenu médian annuel tiré de la création littéraire est de 2 450 \$.

J e ne suis pas parvenu à mettre la main sur des documents que j'utilisais dans les années quatre-vingt (ah ! si j'avais de l'ordre !), mais de mémoire le salaire médian de l'écrivain d'alors était supérieur à celui que reçoit l'écrivain actuel. Si c'est le cas, cela signifierait que plus le temps passe, plus les revenus des écrivains baissent. De quoi être totalement désespéré si l'on tient compte que le seuil de pauvreté au Québec a été fixé, il y a quelques années, à 10 800 \$ pour une personne vivant seule et à 15 500 \$ pour un couple sans enfants.

Le temps consacré à l'écriture

L'enquête menée par Marie-Hélène Provençal est d'autant plus significative que cette dernière a réussi à atteindre 70 % des écrivains, dont le nombre est évalué à 1 899. De fait, 1 510 écrivains ont répondu à l'enquête. Les résultats obtenus sont donc vraiment fiables.

Ce qui apparaît à l'évidence, c'est qu'il est quasi impossible de vivre de sa plume au Québec à moins de s'adonner à l'écriture télévisuelle ou cinématographique. Ou encore d'être parmi les quelques écrivains les plus populaires de l'heure. On ne sera donc pas étonné que 78 % de nos auteurs occupent un autre travail pour survivre. Ce qui surprend par ailleurs, c'est que les écrivains aient consacré 43 % de leur temps de travail à l'écriture. Cela signifie en clair qu'ils puisent ce temps dans leurs heures de loisirs. Écrire est incontestablement une priorité pour eux.

À ce sujet, il me souvient d'avoir fait une enquête il y a plusieurs années pour constater qu'un nombre très important d'écrivains étaient des enseignants. Cette profession offre effectivement l'avantage pour ceux et celles qui la pratiquent de s'adonner à l'écriture pendant les périodes de vacances et en dehors des heures d'enseignement. Et que ceux qui jugent que cela est honnête se taisent : l'écriture pour un professeur de littérature est une activité connexe à son travail. On ne pourra pas lui reprocher de se plonger dans ce qui constitue son quotidien (la littérature), alors qu'il pourrait s'adonner à n'importe quelle autre activité sans lien évident avec l'enseignement.

Et la diplomation ?

Un autre élément important de cette enquête concerne le niveau de scolarité des écrivains. Comme il fallait s'y attendre, ils sont surdiplômés : 81 % des répondants ont un diplôme universitaire alors que dans la population en général, ils ne sont que 21 % dans le même cas. Parmi les écrivains diplômés, 54 % ont un diplôme de premier cycle en lettres alors que, parmi eux, 33 % sont titulaires d'une maîtrise ou d'un doctorat en lettres.

On devrait applaudir, mais on constate bien que, si la littérature est une activité qui passionne, elle est beaucoup moins payante que les autres disciplines. Les statistiques sont claires à ce sujet : alors que les écrivains diplômés en lettres reçoivent, quelle que soit la nature de leur travail, en moyenne un salaire annuel de 39 400 \$ en moyenne, ceux qui ont un diplôme universitaire dans une autre discipline empochent, eux, 50 750 \$. Un diplôme

en lettres rapporte donc presque vingt pour cent de moins qu'un diplôme obtenu dans un autre domaine.

Cela dit, le tiers des écrivains consultés a avoué avoir un revenu personnel inférieur à 30 000 \$. On ne précise pas par ailleurs si ce sont les moins diplômés qui sont dans cette catégorie. En contrepartie, 29 % ont un revenu personnel de 60 000 \$ ou plus.

L'âge des écrivains

Une des raisons qui expliquent les revenus plus élevés d'une certaine partie des écrivains est sans doute leur âge. Les écrivains sont en moyenne plus âgés — et de beaucoup — que la population active québécoise. Les écrivains qui ont moins de 45 ans ne représentent que 22 %, alors que dans la population active cette portion est de 60 %. À ce titre, on peut penser que l'écriture vient avec l'âge et qu'il est normal de publier un roman à 40 ans plutôt qu'à 20.

Cela pourrait aussi signifier que l'écriture — et surtout la publication sous forme de livre — est moins prisée par les jeunes. L'enquête ne fait aucune allusion au fait qu'il y aurait possiblement un déplacement de l'activité scripturaire du côté des iPod et autres gadgets du genre. J'en prends pour preuves mes petits-enfants ados qui ne peuvent faire un pas sans avoir en main leur petit bidule électronique. Écrire est devenu une activité infiniment plus prisée que cela ne l'était dans les générations précédentes. Il y a un hic par ailleurs : cette écriture est devenue sténographique et il n'est pas dit qu'un jour cette forme condensée ne remplacera pas notre orthographe de moins en moins pratiquée par les jeunes. L'avenir nous dira ce qu'il en est de ce côté.

La question des femmes

Marie-Hélène Provençal se questionne sur des résultats statistiques concernant les femmes. Celles-ci ne constituent que 45 % du groupe, alors qu'elles devraient représenter au moins 47 % des répondants si on se fie à la répartition des sexes de la population globale. Plus étonnant encore, note-t-elle, les femmes occupent par ailleurs 52 % des postes dans les professions culturelles au Québec.

Pourtant les femmes écrivaines tiennent une place de premier choix dans les lettres québécoises et cela depuis longtemps. Parmi les grandes figures, impossible d'ignorer les Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Anne Hébert. Et elles ne sont pas les seules. De nos jours, les femmes sont éminemment visibles non seulement dans la « grande » littérature, mais aussi dans le domaine de la littérature populaire. Sans compter la place qu'elles ont prise en littérature jeunesse. Et même dans le polar. Vraiment, c'est un sujet d'étonnement pour moi.

Faut-il désespérer ?

Bien sûr, les statistiques qu'on vient de publier pourraient donner l'impression que c'est la catastrophe du côté des revenus des écrivains, mais quand on regarde ailleurs, les chiffres sont les mêmes. À peine 5 % des écrivains des pays occidentaux peuvent vivre de leur plume. Les autres comblent leur manque à gagner par un autre travail. Comme au Québec !



ANDRÉ VANASSE
DANS LES ANNÉES 1970